

TÉMOIGNAGES ⁽¹⁾
QUELQUES RÉFLEXIONS PERSONNELLES,
PERTINENTES OU IMPERTINENTES

par

Michel BRASSENS ⁽²⁾

A Moulins (juin-novembre 1940)

J'étais à Moulins, le 18 juin, jour de l'arrivée des Allemands, le potache que j'étais venait juste de passer son permis de conduire, à seize ans. Toute cette journée, et déjà le 17, j'ai transporté en camionnette de braves soldats perdus, cherchant à éviter l'encerclement. Par la suite, comme plusieurs amis, j'ai aidé des prisonniers évadés à passer la ligne à Toulon-sur-Allier. Bien sûr cela n'avait pour nous aucun caractère de résistance, mais d'aide ardente et juvénile.

Note d'ambiance sur les potaches moulinois en classe terminale, à la rentrée d'octobre 1940:

Je n'insiste pas sur le traumatisme causé par la défaite, il y avait aussi la joie de se retrouver après le premier bac et l'insouciance de la jeunesse. En ce qui me concerne, j'espérais de Pétain, vénéré par mon père, brillant combattant de 14-18, sa libération de l'Oflag. Je franchissais toutes les semaines le pont Règemortes, passage obligé entre la zone occupée et la zone libre, les poches et les musettes pleines de

(1) Cette rubrique veut présenter des témoignages contemporains, d'histoire générale ou locale.

(2) Notre ancien collègue a vécu cette période de l'occupation comme réfractaire au S.T.O. (Service du travail obligatoire) et engagé volontaire. F.C.

documents célébrant l'action du maréchal. Je pensais, naïvement mais sincèrement, assumer un risque, puisque j'apportais en zone occupée, un peu de la liberté précaire de la zone libre; pour nous, la politique de Vichy ne pouvait qu'être anti-allemande et opposée à Hitler! Réaction certes très discutable mais authentique à l'époque. Je poussais le zèle "patriotique" à distribuer ces documents dans l'enceinte du lycée, jusqu'au jour où notre très distingué et remarquable proviseur, M. Gaucher, entra dans notre classe pour nous signifier qu'il n'admettrait aucun tract de propagande politique dans son établissement, quelle qu'en fût l'origine. Je me le tins pour dit, d'autres camarades aussi, et nous avons après rendu hommage au courage exemplaire et simple de ce "patron". Le 11 novembre de la même année, plusieurs de nos compagnes et quelques camarades (échaudé, je n'en étais pas) sont venus en classe de philo., soit avec des rubans tricolores dans les cheveux, soit avec des cocardes. La réaction du professeur fut instantanée, ironique, un brin caustique et humoristique, mais très profonde. 'Eh bien voilà, si tous les garçons et les filles de France viennent en classe avec une plume tricolore au trou où je pense, eh bien, la France, elle est sauvée...' et il reprit à notre confusion son cours, avec son brio habituel.

La honte de 1940

Ce que l'on ne dit presque jamais et que l'on cache ou que l'on ne veut plus savoir, c'est que cette époque tragique n'est que le fruit de la débâcle de 40 et de notre décadence. Il est d'une évidence incourtournable que, pour ne pas avoir eu pour certains à collaborer, pour d'autres à **résister à l'intérieur**, pour la grande majorité à vivre, au sens du "J'ai vécu" de Sieyès, il aurait d'abord fallu **résister aux frontières**. C'est de ce déshonneur que nous ne nous sommes pas remis. Qui saura le traumatisme causé pour les jeunes de nos générations de la comparaison entre les débris d'une armée désorganisée et en débandade et la vigueur conquérante et allurée de la remarquable armée "boche". La honte! Bien sûr, je sais la conduite héroïque de nombreuses unités et la mort pour l'honneur d'un officier et de ses hommes défendant le pont Règemortes à Moulins, ainsi que de tant d'autres, telles que les Cadets de Saumur. Mais ces actions d'éclat étaient en général hors de la vue des civils.

La grande erreur du régime de Vichy a été une erreur psychologique et politique: on ne bâtit pas sur des valeurs morales, si justifiées et nécessaires soient-elles, en même temps que sur les cendres amères du déshonneur et de la défaite, sinon on aboutit au contre-sens d'un "ordre moral" irrecevable. L'honneur et la vertu ne peuvent se concevoir et renaître que dans et par la liberté et c'est le génie du général de Gaulle de l'avoir compris et imposé.

Quand un pays est occupé, la guerre n'est pas "inhumaine", comme

le disait la chanson “Maréchal, nous voilà!”, mais un devoir pour survivre, auquel chacun devrait se préparer. C’est dans cet esprit, pour être apte à la revanche, que je m’engageais dans l’armée d’armistice, à Clermont-Ferrand, où je me suis fait méchamment “virer” par des Teutons véhéments, le 25 novembre 1942.

C’est à ce moment que je cessai d’être favorable au maréchal, tant il était évident, la France étant entièrement occupée, que le gouvernement, privé de liberté et de moyens d’action, perdait toute crédibilité et n’était plus qu’une dangereuse fiction.

L’erreur de Pétain, en voulant faire le don de sa personne à la France et en assumant en tant que “sauveur providentiel” les conséquences de la défaite, a été, peut-être inconsciemment, de se complaire dans ce rôle. Le sacrifice n’est pas exempt d’orgueil, grandement encouragé par la vénération de presque tout un peuple, ainsi que par le consentement des politiques, très soulagés d’exorciser la honte de la défaite en s’en remettant à la tutelle glorieuse du “héros de Verdun”. Les sacrifices consentis sous la pression des exigences de l’ennemi ouvriront alors la porte aux inéluctables compromissions. Pétain fut tellement accablé par le poids de la déroute, qu’il dit au général Frère, ami de la famille et parrain de mon frère aîné: “Tous les matins en mettant mes chaussettes, je me dis, Frère, **nous sommes vaincus**”. C’est dans le bureau du même général que nous avons appris, le 22 juin 1941, le début de l’opération Barbarossa: “Le con, a-t-il dit à mon père, Hitler vient de perdre la guerre, il a fait la même erreur que Napoléon”.

Ce que les Français actuels ne peuvent pas comprendre c’est qu’hormis une élite et une minorité lucide et engagée, le général de Gaulle était alors soit méconnu, soit jugé “irrecevable”, tant par ses pairs de Saint-Cyr et de l’Ecole de Guerre qui supportaient mal son caractère, affirmé, orgueilleux et tranchant, “imbuvable”; que par les généraux d’armée: Weygand, Giraud, Frère, Huntziger, qui ne pouvaient psychologiquement admettre de se voir donner des leçons d’honneur et de patriotisme par un colonel, général à titre provisoire, si brillant fut-il, dans le contexte douloureux et tragique de Dunkerque, puis de Mers el Kebir.

Il y eut donc, dès le début, une résistance “a-gaulliste”, elle aussi authentique et efficace: c’est ainsi que le général Frère prit, dès 1942, la tête de l’O.R.A. (Organisation de Résistance de l’Armée), déporté au Struthof en 1943, il y mourut en 1944; et que nos services secrets, très actifs, communiquèrent, avec l’assentiment de Vichy, directement avec Anglais et Américains.

De l’armée d’Armistice au maquis

Dès l’annonce du franchissement de la ligne de démarcation, entre les deux zones, par les Allemands, notre régiment, le 92e R.I., reçut l’ordre, avec l’aval du maréchal, de se porter dans la région de Gergovie

pour s'y opposer à l'occupant. A peine la compagnie de tête s'était-elle ébranlée en direction de la place de Jaude que le contre-ordre, émanant du très contestable général Bridoux (secrétaire d'Etat à la Guerre depuis le retour de Laval, en avril 1942) arriva. Je me souviens très bien de cette pénible, anxieuse et tout de même fière attente, finalement déçue, dans la cour de la caserne. Mais je doute, qu'en bandes molletières, capote, sac As de carreau et vingt-sept cartouches par homme, avec les traditionnelles roulantes, nous aurions été capables d'opposer une résistance tant soit peu efficace à une Wehrmacht parfaitement rodée, malgré l'avis contraire d'un brillant général F.F.L. (Forces françaises libres) , historien par ailleurs affirmé, dont l'ardeur patriotique ne semblait pas tenir compte des réalités, pour sacrifier à un honneur qui n'aurait plus servi, faute de combattants, dans la Résistance.

Pressentant depuis le 11 novembre, que notre cohabitation avec l'armée allemande ne pouvait pas durer et conscient , comme me l'avait dit mon père, que c'était dans les premiers instants qu'il fallait s'évader, j'avais mis sous mon matelas: un pantalon et une chemise. Ces derniers une fois camouflés dans mon uniforme rapidement endossé, j'ai prétexté de violents maux de ventre et, quelques instants après l'irruption teutonne, je sortais fier comme Artaban, inconscient et trouillard, par la grille d'entrée de la caserne d'Assas, sous l'oeil indifférent du poste de garde allemand. Avec l'aide d'un ticket de bus offert par un civil compatissant, je me suis présenté à Chamalières au P.C. du général Frère quelques minutes après. Il m'a ouvert lui-même et n'était pas apparemment au courant, téléphone coupé. Je lui ai proposé en vain mon offre d'agent de transmission, il m'a simplement dit de rentrer chez mes parents, ce que j'ai fait, non sans avoir prévenu mon commandant de compagnie, tout éberlué, qui tint, malgré une mise en garde, à rejoindre ses hommes. Heureusement pour l'armée d'armistice et son avenir, les Allemands l'ont démobilisée au bout de trois jours. Beaucoup se retrouveront au maquis.

Démobilisé, j'oeuvrai par vocation dans un mouvement d'action catholique et dans un organisme officiel, les Equipes nationales, uniquement chargé de porter aide et secours aux victimes civiles des bombardements. Assistant par hasard à une réunion des délégués départementaux de la Jeunesse et des Sports, je les ai entendus répondre unanimement à la question: que pensez-vous de la phrase de Laval, "Je souhaite la victoire de l'Allemagne... ": c'est inadmissible, ce serait une honte et une trahison.

J'ajoute, afin de répondre à trop d'attaques, souvent injustes, que l'attitude de la gendarmerie et des fonctionnaires de Moulins a été exemplaire. En 1943-44, le père d'un de mes condisciples, fonctionnaire à la préfecture de Moulins, a falsifié des identités, érigé l'inertie en

système, prévenu à temps les intéressés pour leur éviter le S.T.O. (Service du travail obligatoire): j'étais dans ce cas. Je doute qu'il en ait été récompensé. Gendarmes et policiers sont venus une fois et une seule demander à mon père où j'étais: "parti sans laisser d'adresse", a-t-il répondu. Ils s'en sont contentés et ne sont jamais revenus. Leur attitude "bienveillante et compréhensive" a donc été couverte par leurs supérieurs, à leurs risques et périls. Dont Acte!

Camouflé chez les "Jèses" de Saint-Etienne, j'y étais hébergé avec une fausse carte procurée par les Bons Pères avec deux autres répétiteurs, eux-mêmes juifs, avant de rejoindre le maquis où je retrouvai mon frère, commandant une compagnie de l'Armée secrète. Après le maquis, nous nous sommes retrouvés sur le front de Royan, où nous avons relevé les F.T.P. (Francs-tireurs et Partisans) espagnols, plus passionnés par la fête, le pineau et le cognac que par les actions guerrières; faisant même preuve de passivité et d'indulgence envers les patrouilles allemandes à la recherche de ravitaillement.

Nota Bene:

Ce témoignage est sans doute subjectif et dépendant du vécu de mon passé, mais il essaie de restituer avec authenticité et honnêteté, les contradictions et les choix de notre jeunesse dans une époque elle aussi éminemment difficile. A chacun sa vérité, certes, mais à condition de n'en monopoliser ou de n'en récuser aucune.